

rent les Anglais à un endroit où ils avaient placé sur le rivage, dans une position à être aisément aperçue par toutes les embarcations qui passeraient, le gouvernail, le mât et les avirons du canot : on paya les peines des sauvages par un présent de drap, de couvertures et d'autres objets.

Mais comme on l'a déjà dit, des accidens partiels troublaient trop souvent l'harmonie : un jour un déporté que Phillip avait fait son chasseur revint à Sidney blessé d'une zagaie. Il raconta qu'étant à la chasse avec trois de ses camarades, la chaleur les obligea vers le milieu du jour à se retirer dans une petite cabane qu'ils avaient élevée à la hâte pour s'y reposer. L'un d'eux réveillé par un bruit qu'il entendit dans des buissons peu éloignés, avertit ses compagnons ; étant sortis, ils aperçurent quatre naturels qui s'élançant hors des broussailles, s'enfuirent de toutes leurs forces. Le chasseur croyant en reconnaître un qu'il imaginait avoir vu à Sidney, quitta son fusil et se mit à le suivre : imprudence dont on lui avait fortement recommandé de se bien garder. En marchant il appelait les sauvages et leur montrait du pain ; lorsqu'il fut éloigné d'une cinquantaine de pas de ses camarades, un des naturels, dont il n'était plus séparé que par un intervalle de dix pas, le voyant sans armes, s'arrêta brusquement, lui lança une zagaie et disparut. L'arme atteignit le

malheureux au côté gauche, et pénétra de sept pouces et demi. Ces hommes étaient en ce moment à onze milles de Sydney ; ils eurent la plus grande peine à y ramener le blessé. On l'interrogea pour savoir s'il n'avait rien fait qui eût excité l'animosité des naturels contre lui. Après bien des tergiversations, il avoua que les sauvages le redoutaient beaucoup, quoiqu'il n'en eût jamais tué un seul ; mais un jour il en blessa d'un coup de fusil un qui avait commencé par lui décocher sa zagaie. Cette confession jointe à la réputation de cet homme qui passait pour être très-méchant, donna lieu de supposer que les naturels, qui sans doute cherchaient à se venger, avaient profité du moment où ils l'avaient vu sans armes.

Be-ne-long instruit de cet événement assura que le chasseur avait été blessé par des hommes appartenant à des hordes qui vivent près de Botany-Bay. Cependant, si dans cette circonstance leur attaque n'avait été provoquée, on savait que souvent ils n'étaient pas les agresseurs. C'est pourquoi Phillip, qui avait eu tant de peine à leur inspirer de la confiance et à dissiper l'aversion qu'ils montraient pour les Anglais, répugnait beaucoup à employer contre eux des mesures de rigueur, puisqu'elles devaient rompre la paix et l'amitié si essentielles à la prospérité de la colonie.

Chaque jour à cette époque, c'était au mois de

décembre 1790, des naturels venaient à Sydney où ils étaient bien reçus. Leur confiance allait au point que lorsque des femmes avaient à faire des courses dans lesquelles leurs enfans pouvaient les embarrasser, elles les laissaient dans la ville jusqu'à leur retour qui n'avait lieu quelquefois qu'au bout de plusieurs jours. Co-al-by et Be-ne-long y passaient souvent une semaine entière. Tous blâmaient hautement les hordes qui lançaient des zagaies aux blancs, et disaient qu'il fallait tuer ces méchans lorsqu'on les attraperait. Toutefois le gouverneur soupçonnait qu'il y avait de l'artifice et de la mauvaise foi dans ces démonstrations; il doutait surtout de la véracité de Be-ne-long. Peu de jours avant celui où il parut le plus animé contre les bandes voisines de Botany-Bay, on l'avait vu parmi elles. Il avait même raconté que dans une de leurs fêtes, à laquelle il avait assisté, un naturel de ces tribus avait chanté une chanson à la louange du gouverneur et des hommes blancs. Be-ne-long ajouta que dorénavant ils ne décocheraient plus de lances aux Anglais, et qu'ils voulaient être leurs amis; enfin il se rendit garant de ce qu'il avançait. Cependant peu de jours après il demandait que l'on tuât ces mêmes amis des colons.

Ce qui sembla surtout extraordinaire, c'est que tous les naturels qui fréquentaient Sydney, cor-

nussent l'homme qui avait blessé le chasseur. Ils le désignaient unanimement par le nom de Pemoulavay de la tribu des Bedjegals. Be-ne-long et Co-al-by proposèrent au gouverneur de le lui livrer. Ils partirent en effet; mais ils revinrent bientôt sans avoir effectué leur promesse.

Comme les naturels continuaient leurs agressions, le gouverneur se décida enfin à employer contre eux des moyens propres à les contenir; quoiqu'il voulût plutôt les effrayer que leur faire du mal, il sentait néanmoins la nécessité de montrer de la sévérité. Il envoya donc un détachement de cinquante hommes commandés par deux officiers, qui avaient ordre d'aller du côté où le chasseur avait été blessé, de faire prisonniers les naturels qu'ils rencontreraient, et de tirer sur ceux qui seraient armés, de briser leurs lances, et d'en laisser les débris sur les lieux, afin de leur faire comprendre que c'était par représailles de l'attentat qu'ils avaient commis. Il recommanda de ménager les femmes et les enfans, et défendit absolument de leur faire aucune violence. Enfin il déclara que ce serait agir contre ses intentions que d'user de perfidie, en essayant de surprendre les sauvages par des signes d'amitié. Le détachement fut absent trois jours; les soldats revinrent très-fatigués, sans avoir mis la main sur un seul naturel, et sans avoir rien fait.

On avait tiré quelques coups de fusil à ceux qu'on avait vus du côté de Botany-Bay ; on n'en avait blessé aucun. Une autre expédition envoyée quelques jours après ne réussit pas mieux.

La conduite des sauvages était souvent bien propre à faire perdre patience. Be-ne-long vola le poisson que deux déportés avaient pêché ; ils étaient sans armes ; il avait sa lance. Quand les naturels revinrent à la colonie , on les avertit que si l'un d'eux lançait une zagaie , on les tuerait tous. Be-ne-long arriva un moment après ; accusé du vol qu'il avait commis , il le nia impudemment : les deux témoins parurent ; il essaya de se justifier , mais avec une insolence sans égale ; il s'échauffa , parla des insultes faites à ses compatriotes , et prononça le mot de vengeance. Bientôt il revint à lui , et tendit la main au gouverneur qui la repoussa. Furieux de ce refus , il s'emporta au point de faire craindre qu'il ne se servit de sa lance. Phillip appela un soldat armé ; Be-ne-long sortit : quelques personnes le suivirent et essayèrent de le faire revenir près de son père ; il ne le voulut pas. En passant devant la boutique d'un charpentier , il aperçut une hache , la prit et décampa.

Les naturels n'en continuèrent pas moins à venir à Sidney. Ils firent entendre que Be-ne-long était résolu à ne plus y mettre les pieds ; néanmoins il en fut autrement. Peu de temps

après il s'approcha des pêcheurs anglais , et leur demanda si le gouverneur était encore en colère contre lui. Il montra un grand désir d'aller de nouveau à Sidney , nia d'avoir volé une hache , nomma le naturel qui en était coupable , et prétendit n'avoir pas fait de menaces. Les réponses qu'il reçut ne le satisfirent pas ; il se retira. Il se présenta quelques jours après à la porte du gouverneur qui le fit chasser. Toutefois il reparut , témoigna une envie extrême d'obtenir son pardon , et soutint qu'il n'avait rien fait de mal. Phillip feignit de le croire , et lui permit d'entrer dans la cour qui était constamment ouverte à tous les naturels. On lui donna du pain et du poisson ; mais on lui interdit l'entrée de la maison. Quoique sa fierté fut blessée de ce traitement , il ne laissa pas de revenir. Il sollicitait son pardon : il lui fut accordé , après qu'il eut rendu service à des matelots , qui sans son secours allaient se noyer , et donné d'autres preuves de zèle pour les Anglais. Sa réconciliation accrut le nombre des visites , et la cour du gouverneur devint le rendez-vous général des naturels.

On avait eu beaucoup de peine à leur persuader de troquer l'excédant de leur consommation en poisson , contre du pain , de la viande salée et des plantes potagères , que leur donnaient les habitans de Paramatta. Ce trafic fort avantageux

pour ceux-ci commençait à prendre de l'activité, lorsque l'étourderie et la méchanceté de quelques déportés le firent cesser, et faillirent à produire une rupture avec les sauvages. Parmi ceux qui venaient le plus assidûment vendre leur poisson, on remarquait Balderry, jeune homme qui depuis quelque mois s'était fixé près de la ville. Il y arriva un jour avec une pirogue neuve, dont il paraissait tout fier. Il l'avait laissée à quelque distance, la croyant à l'abri de tout danger. Pendant qu'il vendait son poisson à Paramatta, des déportés détruisirent sa pirogue. Quand il s'en aperçut, il entra dans une colère terrible; dès ce moment le commerce fut interrompu. Balderry courut chez le gouverneur; il avait ses armes à la main; son visage, ses cheveux, ses bras, sa poitrine étaient barbouillés de rouge, signe du plus implacable ressentiment. Il se plaignit du tort qu'on lui avait fait, et finit par dire que les blancs ayant brisé sa pirogue, il les tuerait tous. Phillip eut beaucoup de peine à le calmer. Ce ne fut qu'après qu'il lui eut assuré de faire mourir ceux qui l'avaient privé de sa pirogue, qu'il promit de ne pas se faire justice lui-même.

Les coupables furent si bien désignés par des personnes qui les avaient vus, qu'on les poursuivit; on en prit d'abord trois, et ensuite les trois autres. On fustigea les premiers devant Balderry,

qui trop irrité pour trouver cette punition suffisante, ne s'apaisa que quand on lui eut annoncé qu'un des coupables avait été pendu.

Un mois s'était écoulé depuis cette affaire; on croyait que le temps, les nombreux présens que le gouverneur avait faits à Balderry, et la persuasion où il était que l'un des délinquans avait été puni de mort, l'avaient entièrement calmé: cependant il saisit une occasion de venger son injuré sur un blanc, ainsi qu'il en avait menacé, et prouva que ces peuples sont implacables. Ayant rencontré un déporté à quelque distance de Paramatta, il lui lança deux zagaies; une lui perça le dos, l'autre le côté. Quoique blessé aussi grièvement, le malheureux put regagner la ville. Comme on n'avait pas cherché à le dépouiller, il était évident que la destruction de la pirogue était la seule cause de l'attaque. On en eut la confirmation le soir même; des naturels qu'on interrogea pendant qu'ils étaient accroupis autour de leurs feux, répondirent que Balderry avait fait le coup. On peut observer à cette occasion qu'ils dénoncent toujours ceux d'entre eux qui se sont rendus coupables de quelque méfait.

Certainement les déportés qui avaient détruit la pirogue de Balderry méritaient plutôt l'épithète de sauvages et de barbares, qu'aucun des naturels

du pays, par les suites fâcheuses que leur imprudence produisit. Le gouverneur fit défendre à Balderry de se montrer à aucun des établissemens anglais. Paramatta ne fut plus approvisionné de poisson. Cependant une partie des Indiens continuait à venir à Sydney. D'autres pillèrent des cabanes de déportés dans les environs de Paramatta. On fit marcher contre eux des soldats qui n'en attrapèrent aucun; on en rencontra une troupe qui se présenta paisiblement. Tandis qu'on leur parlait, l'un d'eux eut l'audace de vouloir s'emparer du fusil d'un soldat. Dans le même instant une zagaie fut lancée. Le sergent ordonna de faire feu; un naturel fut blessé à la jambe. On apprit que Balderry avait décoché la zagaie. Phillip donna ordre de le poursuivre, et de tuer tout Indien qui prendrait sa défense. Ces mesures n'aboutirent à rien. Plusieurs fois Be-ne-long pria le gouverneur de faire grâce au proscrit. Enfin il annonça qu'il était très-malade. L'humanité de Phillip ne tint pas à cette nouvelle. Il pria le chirurgien de la colonie d'aller voir ce malheureux. Il avait une fièvre ardente. Il demanda si le gouverneur était encore fâché contre lui, et s'il lui permettrait d'aller se faire guérir à l'hôpital. On lui dit qu'il y consentait. Le lendemain Balderry arriva. Il avait d'abord l'air assez inquiet; ses craintes

se dissipèrent dès que Phillip, en lui prenant la main, lui eut promis que lorsqu'il serait guéri, il resterait avec lui.

C'était ainsi que Phillip par ses soins et son inépuisable patience, s'efforçait de conquérir la confiance et l'amitié des naturels. Il ne parvint pas entièrement à son but; mais au moins il réussit à diminuer la défiance qu'ils avaient d'abord montrée contre leurs nouveaux voisins. On a vu qu'il mena Be-ne-long en Angleterre, et que celui-ci ne profita pas beaucoup de son séjour en Europe. Il revint à Sydney au mois de septembre 1795 avec Hunter, qui fut gouverneur général après Phillip. Hunter et King qui lui succéda ne négligèrent rien pour continuer ce que Phillip avait si heureusement commencé. Sous leur administration la colonie fit des progrès.

Au mois de juin 1802 l'expédition française commandée par Baudin entra dans le Port-Jackson. On fut étonné de l'état florissant de cette colonie: la beauté du port fixait tous les regards. « Vers le milieu de ce port, dit Perou qui a écrit la relation de ce voyage, et sur son bord méridional, dans l'une de ses principales anses, s'élève la ville de Sydney, capitale du comté de Cumberland et de toutes les colonies anglaises aux Terres Australes. Assise sur le revers de deux coteaux voisins l'un de l'autre, traversée dans sa

longueur par un petit ruisseau, cette ville naissante offre un coup d'œil agréable et pittoresque. Dans plusieurs chantiers particuliers sont en construction des goëlettes et des brigs de diverses grandeurs employés au commerce soit intérieur, soit extérieur de la colonie : ces bâtimens du port de 50 à 300 tonneaux se font exclusivement avec les bois indigènes, et leur mâture est tirée des forêts australes. La chaloupe dans laquelle M. Bass a fait la découverte du détroit qui porte son nom, est conservée dans le port avec une sorte de respect religieux : quelques tabatières faites avec le bois de sa quille sont des reliques, dont les possesseurs se montrent aussi fiers que jaloux ; et M. le gouverneur lui-même ne crut pas pouvoir faire un présent plus honorable à notre chef que celui d'un morceau de bois de cette chaloupe, enchâssé dans un large étui d'argent, autour duquel étaient gravés les principaux détails de la découverte du détroit de Bass..... Derrière la place d'armes on voit s'élever une grosse tour carrée, qui sert d'observatoire à ceux des officiers anglais qui s'occupent d'astronomie. On a jeté au pied de cette tour les fondemens de l'église dont elle doit être le clocher ; mais une construction de ce genre exigeant beaucoup de dépenses, de bras et de temps, les gouverneurs ont négligé jusqu'ici de s'en occuper, aimant

mieux transmettre à la colonie des établissemens plus immédiatement indispensables à son existence et à sa prospérité..... De ce même côté de la ville se trouve la maison publique d'éducation : là sont formées dans les principes de la religion, de la morale, et de la vertu. ces jeunes filles, l'espoir de la colonie naissante, que des parens trop corrompus ou trop pauvres ne pourraient élever avec assez de soin ; là, sous des institutrices respectables, elles apprennent dès leurs premiers ans à connaître tous les devoirs d'une bonne mère de famille, à les respecter, à les chérir.

« Sur le petit ruisseau qui traverse la ville, il y avait un pont de bois, qui par le moyen d'une forte chaussée occupait pour ainsi dire tout le fond de la vallée qui lui sert de lit. De l'autre côté de la ville on voit entre autres bâtimens publics trois magasins : dans l'un sont réunis tous les objets nécessaires aux divers usages de la vie domestique.... le nombre en est véritablement immense, et le mode d'administration en est plein de sagesse et de générosité. Sur ces bords lointains en effet, les marchandises de l'Europe sont d'un si haut prix, qu'il eût été presque impossible à la population qui s'y trouve, de se procurer celles qui sont indispensables aux premiers besoins de la vie : le gouvernement anglais y a pour-

vu; de grands magasins entretenus à ses frais regorgent de tout, et tout s'y délivre à des prix fixes extrêmement modérés, quelquefois même au-dessous de ceux de premier achat en Europe. Mais pour empêcher les spéculateurs avides et la dilapidation, on ne peut être admis dans ces espèces de dépôts sans un ordre écrit du gouverneur, dans lequel sont spécifiés les objets à délivrer au porteur. On tient en réserve dans la maison voisine les divers habillemens destinés soit aux troupes, soit aux déportés; il s'y trouve aussi de grands amas de toiles, où travaillent des filles et des femmes condamnées.

• Derrière ces magasins est située la maison du gouverneur, construite à l'italienne, entourée d'une colonnade aussi simple qu'élégante, et devant laquelle se développe un très-beau jardin qui descend jusqu'au rivage de la mer. Déjà dans ce jardin le pin de l'île Norfolk, le superbe *columbia*, s'élève à côté du bambou de l'Asie: plus loin l'orange du Portugal, la figue des canaries mûrissent à l'ombre des pommiers des bords de la Seine; le cerisier, le pêcher, le poirier, l'abricotier vivent confondus au milieu des *banksia*, des *metrosidéros*, des *correa*, des *melaleuca*, des *casuarina*, des *eucalyptus*, et d'une foule d'autres arbres indigènes.

• Sur la grande route qui mène de Sydney à

Paramatta on voit le village de Brick-Field qui réunit plusieurs fabriques de tuiles, de poteries, de faïenceries, etc.: la position en est agréable; et le sol moins stérile que celui de Sidney s'y prête avec plus d'avantage aux diverses espèces de culture introduites dans ces climats lointains.

« Cependant une foule d'objets non moins intéressans se passaient autour de nous; dans le port on voyait réunis plusieurs bâtimens arrivés depuis peu de différens pays du monde, et destinés pour la plupart à de nouvelles et hardies navigations. Ceux-ci partis des rives de la Tamise ou du Shannon, allaient faire la pêche de la baleine sur les rivages brumeux de la Nouvelle-Zélande; ceux-là expédiés pour la Chine, après avoir déposé le fret qu'ils avaient reçu du gouvernement anglais pour la colonie, se préparaient à faire voile pour l'embouchure du fleuve Jaune; quelques-uns chargés de charbon de terre devaient porter ce précieux combustible au cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde. Plusieurs bâtimens plus petits allaient recevoir dans le détroit de Bass des fourrures rassemblées par les hommes établis sur les îles de ce détroit pour faire la chasse aux animaux marins qui les peuplent. D'autres navires plus forts que ces derniers, montés par des navigateurs plus audacieux, plus nombreux, et pourvus de toute espèce d'armes, partaient pour les côtes de l'Amé-

rique occidentale : encombrés de marchandises diverses, ces bâtimens allaient établir à main armée un commerce interlope extrêmement avantageux avec les habitans des rivages péruviens. Ici l'on préparait une expédition pour aller faire, à la côte nord-ouest d'Amérique, le riche commerce des pelleteries ; là on pressait l'armement de vaisseaux pourvoyeurs expédiés vers les îles des Navigateurs, des Amis, et de la Société, pour en rapporter à la colonie de précieuses salaisons. Dans le même temps l'intrépide M. Flinders, après avoir opéré sa jonction avec sa conserve, *The Lady Nelson*, se disposait à reprendre la suite de son grand voyage autour de la Nouvelle-Hollande, voyage terminé bientôt par les plus grands désastres. Déjà la route du Port-Jackson était familière aux navigateurs américains, et leur pavillon ne cessa de flotter dans ce port pendant le séjour que nous y fîmes.

« Tout cet ensemble de grandes opérations, tous ces mouvemens de navires, imprimaient à ces rivages un caractère d'importance et d'activité que nous ne nous attendions point à rencontrer sur des bords naguère inconnus à l'Europe ; et notre intérêt redoublait avec notre admiration....

« La population de la colonie était pour les voyageurs français un nouveau sujet d'étonnement

et de méditations. » Des brigands, naguère la terreur du gouvernement de leur patrie, relégués aux extrémités du globe, placés dès le premier instant de leur exil entre la certitude du châtiement et l'espoir d'un sort plus heureux, environnés sans cesse par une surveillance inflexible autant qu'active, ont été contraints à déposer leurs mœurs anti-sociales. La plupart d'entre eux, après avoir expié leurs crimes par un dur esclavage, sont rentrés dans les rangs des citoyens. Obligés de s'intéresser eux-mêmes au maintien de l'ordre et de la justice, pour la conservation des propriétés qu'ils ont acquises, devenus presque en même temps époux et pères, ils tiennent à leur état présent par les liens les plus puissans et les plus chers.

« La même révolution, déterminée par les mêmes moyens, s'est opérée dans les femmes ; et de misérables prostituées, insensiblement rendues à des principes de conduite plus réguliers, forment aujourd'hui des mères de famille intelligentes et laborieuses.

« Tandis que ces divers objets appelaient ainsi nos méditations les plus profondes, tous les administrateurs et tous les citoyens de la colonie se pressaient autour de nous pour réparer nos maux, pour nous les faire oublier.... Dans le même temps nos recherches scientifiques recevaient